

SEPTIÈME APPARITION

*« Ta larme sur les cils de tes paupières
rompt la malédiction au-dessus des toits
tout cela qui pèse sur mon cœur :
pour vous pourtant j'ai désiré le chant. »*

JAROSLAV SEIFERT

Elle est ainsi, la géante au pied boiteux, la Pleurante des rues de Prague, elle porte dans les plis de ses hardes couleur de terre et de muraille des noms, des visages et des voix par milliers et milliers.

Elle recèle tant de noms dans les replis de sa robe effilochée qu'ils pourraient, tous ces noms, former un peuple. Comme les noms gravés sur les murs des mémoriaux.

Elle retient le timbre de chaque voix, – toutes ces voix qui susurrent dans l'ombre de ses plis et s'en échappent par instants, une à une, ainsi que des abeilles se détachant d'un essaim pour s'en aller voler dans la lumière du jour.

Et elle connaît au plus intime les visages de tous ces êtres, elle rend visages à toutes ces voix, à

ces noms. Elle les sème sur son passage, grains de lumière, lueurs fugaces. Tous les tissus qui vêtent son grand corps immatériel sont comme autant de suaires.

Elle n'est cependant nullement un fantôme, une fossilisation du passé. Elle n'est pas davantage une prophétesse. Elle n'annonce rien.

Elle est la peau du temps; du temps qui passe et glisse et disparaît, et sans cesse s'avance dans la clarté du jour, et sans cesse s'efface dans l'ombre, dans la brume, s'enfonce dans la nuit puis resurgit au jour. Elle est le mystérieux frisson qui parcourt la peau du temps, la fait trembler. Un frisson de fatigue, d'émoi, de tendresse ou de peine. Mais jamais de colère.

Non, jamais, lors de ses apparitions, il n'y eut en elle, autour d'elle, la moindre vibration de violence.

Elle est la peau du temps, du temps des hommes. La tendre et vulnérable peau du visage et du corps des humains. La peau du cœur humain.

Elle est l'infiniment doux frisson de compassion qui parcourt cette peau vaste comme le monde et longue comme l'histoire.

Peut-être est-elle l'écho lointain de la pitié de Dieu. Cette pitié immense, immense et incessante, qui parcourt le monde en suppliant qu'on

la reçoive, qu'on écoute sa plainte. Cette pitié manante qui traverse l'histoire en boitant sous le fracas sans cesse recommencé des guerres, des crimes, de tout le sang versé. Mais on la chasse de partout, on ne sait qu'alourdir le poids de sa douleur, le poids de l'ombre et du sang et des larmes dans les plis de sa robe en haillons.

Elle ne se lasse cependant pas d'en appeler à chacun, à tous.

Un soir elle apparut comme jamais encore elle ne s'était montrée. Elle se tenait assise au flanc de la colline de Vyšehrad. Sa taille et son volume n'étaient plus seulement ceux d'une géante, mais d'un colosse démesuré. Colosse étrange dont la silhouette était diaphane et qui semblait sans force. Son corps avait la translucidité du verre, ou d'une pierre de lave. Les lueurs et les ombres du soir la traversaient.

Elle se tenait assise, les mains posées sur ses lourds genoux écartés ainsi qu'une paysanne prenant un instant de repos sur un talus au bord d'un champ à la tombée du jour. La ville, dont les lumières s'allumaient, s'étendait à ses pieds.

Elle trônait, immobile, en humble majesté. Et soudain elle pencha légèrement son buste en

avant, ouvrit les bras et les tendit vers la ville, comme si elle invitait la ville entière à venir se coucher sur ses genoux, à venir se reposer entre ses bras.

Et elle souleva la ville, tout doucement. Elle la souleva comme une mère son enfant, et la posa sur ses genoux pour la bercer. Et les voix mornes des haut-parleurs de la gare de Smíchov, annonçant de l'autre côté du fleuve les départs et les arrivées des trains, se mirent à chantonner une berceuse. Les haut-parleurs de la gare répandaient dans le soir la calme chanson murmurée par la géante. Et pendant un instant la rumeur de la ville se fit légère comme un souffle d'enfant assoupi, et le fleuve qui ruisselait entre les bras de la géante prit l'éclat d'une larme luisant au bord des cils d'un tout petit enfant qui vient de recevoir consolation et apaisement après un grand chagrin. Les cygnes et les canards se regroupèrent le long des berges, glissèrent leurs têtes sous leurs ailes. Et le reflet des ponts sur l'eau s'éclaira jusqu'à prendre la couleur du lait tandis que les tintinnabulements des tramways s'égrenaient en grelots argentins qui semblaient provenir des premières étoiles.

Un instant, juste un instant, toute la ville fut bercée sur les genoux de la géante, fut enveloppée dans ses bras, caressée par le chant qui mon-

tait de son ventre, de ses entrailles de terre et de racines, de son cœur tintant de larmes au goût de lait.

Un instant, un merveilleux instant, la ville fut délestée de son siècle de plomb et de crasse et de sang, et retrouva le très beau songe de ses origines; elle se souvint de ce jour de légende où la princesse Libuše présagea sa splendeur et sa gloire à venir.

S'enfonça-t-elle dans la colline, dans la roche, ou bien s'éloigna-t-elle du côté de Podolí? D'un coup la géante n'était plus là. La ville était revenue à son socle, à son quotidien, à ses bruits et ses clignotements de lumière.

Peut-être la géante venait-elle de se glisser dans le train qui alors traversa le pont de fer dans un roulis sonore, élaboussant le fleuve de carrés de lumière pâle. Les haut-parleurs de la gare de Smíchov annoncèrent l'arrivée du train à destination de Plzeň, Střebro, Mariánské-Lázně, Cheb.

La ville était revenue à son présent maussade, à sa rugosité. La ville, dont on avait si souvent, si longtemps, assombri la splendeur et la gloire, à laquelle on volait depuis des décennies la liberté et la fierté, retombait dans sa torpeur.

Mais deux années plus tard la ville s'ébroua de sa trop longue et amère torpeur, et ce sursaut qui

allait devenir complet bouleversement naquit là-haut, sur la colline de Vyšehrad. Comme si l'orgueil que la princesse Libuše avait autrefois éprouvé pour sa ville s'était soudain ranimé, embrasé.

HUITIÈME APPARITION

*« Nous ne sommes pas seuls à souffrir ainsi,
penses-y.
Pense à toutes ces ruines
de familles défaites, à toutes ces braises qui
s'éteignent.
Il ne serait pas décent de porter un trop grand bon-
heur
lorsque souffre Dieu, et qu'on a tellement sali
le visage de l'homme. »*

JAN ZAHRADNÍČEK

Ce n'est pas seulement au fil des rues, au gré du vent ou de la brume, de la lumière et de la neige, qu'elle apparaît. Ce n'est pas seulement le long de vieilles façades de maisons à l'abandon, dans des bosquets de lilas ou à flanc de colline, qu'elle manifeste son imprévisible présence. C'est aussi bien dans des lieux clos, – des chambres, des boutiques, des cafés.

C'était dans une chambre d'hôte, aux murs tapissés de papier à fleurs. Ce papier était déjà ancien, fané, assez sali et même écorché par